

Enora Malagré

Pourquoi t'as pas d'enfants ?

« Nous avons
tout autant à transmettre.
Tout autant à dire.
Nous sommes
tout aussi puissantes. »

LEDUC 



« Le 16 janvier 2024, notre Président annonce un "réarmement démographique" : notre pays serait plus fort en relançant sa natalité.

Ce soir-là, je me suis sentie rejetée. Et ma colère est née.

Encore un commentaire, un jugement, sur l'incapacité ou le non-désir d'enfants des femmes. Mais si nous ne pouvons faire partie du cercle sacré des mères, à quoi servons-nous ? Qui sommes-nous ?

J'ai décidé de mener mon enquête et d'aller à la rencontre de celles qui, comme moi, ne sont pas mères. Ma meute à moi. »

Dans ce livre, l'histoire d'Enora se mêle à 13 récits autour de la non-maternité. Chaque voix expose son parcours, ses choix, ses revendications, et ses douleurs. Un texte intime et universel qui œuvre à lutter contre l'invisibilisation des femmes sans enfants, et pour la liberté et la tolérance.

Avec la participation de **Françoise Vergès, Bettina Zourli, Marianne James, Édith Vallée, Tsippora Sidibé, Yasmine Lesire, Amélie Deloche, Béatrice Dalle, Lexie, Marie Patouillet et Soraya Garlenq, Sœurs Thérèse et Catherine.** Et les expertises de **Hervé Le Bras** (démographe, historien et chercheur) et **Sarah Durocher** (présidente du Planning familial).

Après sept années de bonheur sur Radio Nova, **Enora Malagré** connaît une grande notoriété en tant que chroniqueuse de *Touche pas à mon poste !* Elle monte sur les planches depuis 2018 en tant que comédienne, et est chroniqueuse pour *Le Magazine de la santé* et *Enquête de santé*. Elle est l'autrice du livre *Un cri du ventre* (Leduc), à travers lequel elle se confie sur son endométriose et son infertilité. En 2026, elle réalise un documentaire, *Pourquoi t'as pas d'enfants ?* et reprend la plume à travers ce livre pour donner de la visibilité à toutes les femmes sans enfants.

18 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3174-4



Rayon : Témoignage

editionsleduc.com

LEDUC

Pourquoi
t'as pas
d'enfants ?

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !
Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**.

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com**
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Avec la collaboration de Chloé Garrel.

Préparation de copie : Mathilde Obergfell

Relecture : Anne-Lise Martin

Maquette : Jennifer Simboiselle

Photographie de couverture : Arno Lam

© 2026, éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 979-10-285-3174-4

Enora Malagré

Pourquoi t'as pas d'enfants ?

LEDUC 

*À Gérard Hue,
mon oncle adoré.*

Sommaire

Avant-propos	7
Introduction.....	11
Françoise Vergès : Décoloniser le corps des femmes	19
Hervé Le Bras : Interroger le poids du discours nataliste	31
Bettina Zourli : Choisir une autre vie	43
Camille : Un choix légitime.....	55
Marianne James : Le choix de la liberté	65
Sarah Durocher : Une vision féministe et intersectionnelle des luttes	73
Édith Vallée : Une vie de <i>childfree</i>	83
Tsippora Sidibé : La liberté d'une transmission sans descendance	95
Yasmine Lesire : Une vie pleine, à deux	105
Amélie Deloche : Maternité vs éco-anxiété	113

Pourquoi t'as pas d'enfants ?

Béatrice Dalle : La liberté comme religion..... 123

Lexie : La possibilité d'exister autrement 131

Marie Patouillet et Soraya Garlenq :

Déjouer les normes..... 137

Sœurs Thérèse et Catherine : La non-maternité

qui n'est pas jugée 147

Le deuil de ma maternité 153

Avant-propos

16 janvier 2024

Allocution présidentielle. Emmanuel Macron annonce un «réarmement démographique» et proclame que la France sera «plus forte» grâce à la relance de sa natalité. Ce soir du 16 janvier, je me suis sentie rejetée par celui qui dirige notre pays. «Réarmement démographique». C'est l'expression utilisée par le président ce soir-là. Il faudrait faire des bébés en France, beaucoup de bébés. Dépêchez-vous, Mesdames !

Cette sémantique viriliste, belliqueuse et intrusive m'a percutée en plein cœur. Moi, Monsieur le Président, je ne peux pas faire de bébés. Je n'y arrive pas. Je vous assure que j'ai essayé, ça fait dix ans que je me noie dans mon désir qui ne se concrétise pas. Je suis malade. J'ai de l'endométrieose, Monsieur le Président.

Pourquoi t'as pas d'enfants ?

Et puis, le temps a fini par passer, et mes quarante-quatre ans sont arrivés avec leur sentence. Après avoir tout tenté, il va falloir songer à renoncer définitivement à la maternité.

Ce soir-là, je me suis sentie exclue du groupe, ne participant pas, au fond, à l'effort collectif demandé. À l'écran, des mots. Dans mon corps, un choc.

Et puis j'ai pensé que je n'étais pas la seule à ressentir ça. Ma peine s'est transformée en une colère sourde, mais profonde... De quoi se mêle-t-il, tout président qu'il est ? Il n'a même pas d'enfants.

Encore un homme qui commente l'incapacité ou le non-désir d'enfants des femmes. Car, qu'on ne puisse pas ou qu'on ne veuille pas faire des enfants, l'injonction sociale est la même : le jugement ou le commentaire.

Nos corps de femmes sont toujours sujets à débats.

Depuis la nuit des temps, ne pas appartenir au cercle sacré des mères, des passeuses de vie, c'est être condamnée à exister un peu moins que les autres. La société juge notre silence face aux conversations extasiées sur les progrès du petit dernier. Elle nous assène qu'on ne peut pas comprendre parce qu'on n'a pas d'enfants. Elle nous fait sentir qu'il y a quelque chose qui cloche chez nous, que nous

sommes égoïstes, carriéristes, qu'on n'a pas dû vraiment tout essayer, et puis qu'on n'a qu'à adopter, comme si c'était aussi facile qu'une vulgaire commande sur Amazon. On nous reproche nos avortements, nos choix, nos hésitations. On nous renvoie donc à ce que nous ne serons jamais : des mères.

Dans une société où la maternité est totem, où l'utérus est à la fois icône et outil, que fait-on de celles pour qui la vie ne passera pas par là ? Comment vivre ce refus de maternité alors qu'elle est encore partout ? Sur les réseaux sociaux, dans les magazines, les ventres ronds trônent comme des trophées. Et nous, à l'écart, comment pouvons-nous exister sans avoir l'impression de manquer quelque chose ? Comment assumer pleinement notre vie sans enfant, comment leur faire comprendre, à tous ces juges de la vie, qu'elle peut pourtant être délicieuse ?

Corps traversés d'attentes vides, de gestes sans suite, de projets évaporés. Corps ni sacrés ni damnés, juste écartés. Les femmes sans enfant dérangent le tableau. Elles brouillent les lignes. Elles sont les accidents du récit reproductif. Les erreurs de script dans la grande pièce bourgeoise de la transmission. Des reines sans trône, qui ont refusé ou subi l'écart, et qui inventent, malgré tout, des maternités souterraines : accompagner, créer, protéger, transformer. Elles adoptent des causes, des révoltes,

Pourquoi t'as pas d'enfants ?

des fragments d'avenir. Elles enfantent sans utérus, par les mots, les gestes, les regards.

Il y a des matins où je me réveille avec un creux dans le ventre. Pas une douleur. Un vide. Un silence que personne ne remplit. Ce n'est pas que je me sens incomplète, c'est plus subtil que ça. C'est une présence qui n'est jamais venue, un prénom que je n'ai jamais prononcé. Une possibilité qui, jour après jour, a laissé place à autre chose. Une forme d'abdication douce, mais non sans douleur.

Et puis, cette vie dans laquelle la liberté est une obsession quitte à ce qu'elle m'égratigne : faire n'importe quoi, l'alcool, la drogue, la folie, tout sauf l'ennui, tout sauf la raison, tout sauf la responsabilité. Tout doit être léger, éphémère.

Je ne suis pas la seule à mener ce combat pour la tolérance et la liberté. J'ai décidé d'aller à la rencontre de celles qui, comme moi, ne sont pas mères : celles qui l'ont choisi, celles qui n'ont pas pu, celles qui portent encore la douleur, celles qui se sont relevées, celles qui ont toujours assumé.

Ma meute à moi.

Introduction

« Je pense que c'est une erreur. »

« C'est égoïste. »

*« Ce n'est pas naturel
pour une femme de ne
pas avoir d'enfant. »*

C'est depuis peu que l'on demande aux femmes ce qu'elles font « dans la vie ». Autrefois, la réponse allait de soi : elles faisaient des enfants. Le 25 juin 1976, dans un micro-trottoir diffusé au journal télévisé de l'ORTF, la majorité des hommes interrogés condamnent celles qui choisissent de ne pas enfanter*. À leurs yeux, une femme sans enfant n'est pas complète. Près d'un demi-siècle plus tard, ces paroles paraissent lointaines et, pourtant, la pression

* INA, *Journal télévisé*, 25 juin 1976, micro-trottoir sur les femmes sans enfant.

sociale à la maternité demeure. Plus subtile, plus diffuse. On s'étonne moins qu'une femme dise qu'elle n'a pas d'enfant, mais on lui demande encore pourquoi.

Depuis les années 1970, les femmes ont conquis un contrôle inédit sur leur fertilité : légalisation de la contraception (1967), droit à l'avortement (1975), accès à la stérilisation (2001). Cette émancipation a bouleversé le rapport au corps, au couple et au temps. Pour la première fois dans l'histoire, les femmes ont pu distinguer sexualité, amour et procréation. Mais cette liberté nouvelle s'accompagne d'un paradoxe. D'un côté, la maîtrise technique et légale du corps ; de l'autre, une injonction persistante à la maternité. Pour la philosophe Camille Froidevaux-Metterie, «le corps féminin continue d'être pensé comme un corps maternel, et refuser cette destinée reste perçu comme une déviance»*.

Une injonction moderne à la maternité

L'injonction à la maternité traverse les époques sans disparaître vraiment. Elle s'enracine dans un imaginaire hérité du XIX^e siècle, qui présente la maternité comme la vocation naturelle des femmes.

* Camille Froidevaux-Metterie, *Le Corps des femmes. La bataille de l'intime*, Seuil, 2021.

À cette époque, la médecine construit un discours selon lequel le destin des femmes serait inscrit dans leur anatomie. L'utérus est considéré comme l'organe central du corps féminin, et de nombreux troubles physiques ou psychiques sont interprétés à partir de la fonction reproductive. D'ailleurs, le bassin a longtemps été présenté comme la preuve que les femmes seraient « faites » pour enfanter. Pourtant, les recherches récentes en anthropologie montrent que les différences entre bassins masculin et féminin sont plus variables et moins évidentes qu'on ne l'a longtemps enseigné. Cette rhétorique a évolué, mais elle n'a pas disparu. L'explication par l'utérus a souvent laissé place à celle des hormones, qui continuent parfois à servir de clé d'interprétation des comportements, de la santé mentale ou du vieillissement des femmes.

Hier, l'idéalisation de la maternité était religieuse et médicale, aujourd'hui, elle est médiatique. Sur les réseaux sociaux défilent les images des mères heureuses. La maternité nous est présentée comme la voie naturelle du bonheur. Une perception sociale qui rend le non-désir d'enfant anormal, presque illégitime. Et celles qui ne s'y inscrivent pas sont sommées de justifier leur choix. Une attente sociale écrasante.

Ce qui relevait longtemps du non-dit devient une expérience dont les femmes témoignent, sur laquelle elles écrivent et

publient. En France, le débat affleure dès les années 1970 quand le MLF politise la question du choix («Un enfant si je veux, quand je veux») et que le «Manifeste des 343» (1971) brise le silence sur l'avortement. Celui-ci se déplace, dans les années 2000, vers un «non» plus frontal à la maternité avec des essais comme *No Kid* de Corinne Maier (2007). Depuis, la recherche (Charlotte Debest*) et de nouveaux récits (Chloé Chaudet, avec *J'ai décidé de ne pas être mère*, L'Iconoclaste, 2021 ; Chloé Delaume, avec *Nullipares, et alors ? Être sans enfants*, Points, 2025) contribuent à nommer ce qui était impensé, tandis que les réseaux sociaux et les podcasts (par exemple autour de @jeneveuxpasdenfant de Bettina Zourli) fabriquent des communautés de parole.

Les femmes parlent. Elles peuvent refuser de ne pas enfanter. Elles peuvent l'affirmer. Selon l'INSEE (2023), un quart des femmes nées après 1974 n'auront pas d'enfant, et environ 4 % des Françaises se déclarent «*childfree*»**, c'est-à-dire sans enfant par choix. C'est peu, mais c'est nouveau. Cette possibilité devient socialement dicible.

* Charlotte Debest est une sociologue française, connue pour ses travaux sur le non-désir d'enfant et les personnes volontairement sans enfants (*childfree*). Son travail académique a été publié sous forme d'ouvrage intitulé *Le Choix d'une vie sans enfant*.

** INSEE, *Fécondité et descendance des femmes*, 2023.

Reste une autre réalité, plus silencieuse : celle des femmes qui ne peuvent pas avoir d'enfant. Infertilité, maladie, parcours de procréation médicalement assistée infructueux, ménopause précoce... Pour elles, l'injonction agit autrement. Non plus comme une contestation du choix, mais comme un rappel douloureux d'un idéal inaccessible. Qu'il soit choisi ou subi, le fait de ne pas être mère continue d'exposer les femmes au regard collectif. L'injonction ne porte pas seulement sur le fait d'enfanter, elle porte sur la conformité à un modèle.

Entre liberté et contrainte

Derrière ces choix, il n'y a pas qu'une posture philosophique ou une contrainte physiologique. Il y a des réalités : la charge mentale et contraceptive, les inégalités dans le couple, le coût du logement, la précarité, la crise écologique. Selon une enquête IFOP (2024), 77 % des femmes déclarent que la répartition inégale des tâches domestiques rend difficile la projection dans le rôle de mère*.

Il existe aussi des contraintes physiologiques encore médicalement mal comprises. Une femme sur dix souffre d'endométriose, une maladie douloureuse liée la plupart du

* IFOP/Fondation Jean-Jaurès, *Les femmes et la charge mentale*, mars 2024.

temps à l'infertilité*. Souvent éclipsée par l'endométriose, l'adénomyose touche 15 % des femmes et impacte la fertilité et le bon déroulement d'une grossesse**. Ou encore le SOPK, un trouble de l'ovulation qui provoque une infertilité chez la moitié des femmes présentant ce syndrome***. Selon les dernières données de l'OMS, le SOPK affecte entre 10 % et 13 % des femmes en âge de procréer.

Les femmes qui demandent une stérilisation volontaire se heurtent à des refus. La loi du 4 juillet 2001 leur reconnaît ce droit, mais la réalité reste un parcours du combattant. Beaucoup de médecins refusent d'intervenir, au nom de principes moraux, et oublient leur devoir légal d'orientation.

Un choix de société

Ce livre s'inscrit dans cette réflexion. Celle d'une génération de femmes qui revendiquent le droit de choisir leur vie et de la vivre pleinement, avec ou sans enfants. Ce livre est une rencontre pour écouter celles qui ne veulent pas, celles qui ne peuvent pas, celles qui hésitent encore. Certaines

* OMS, *Endometriosis: Key Facts*, 2023.

** « Santé des femmes : tout savoir sur l'adénomyose, la petite cousine de l'endométriose », Radio France, 4 juin 2025.

*** « Comprendre le syndrome des ovaires polykystiques (SOPK) : définition, causes et fréquence », Ameli.fr, 9 décembre 2025.

ont choisi la liberté, d'autres la transmission autrement, par la création, l'enseignement, l'engagement, l'amour. Elles ne forment pas un bloc homogène, mais une constellation de voix, d'histoires, de contradictions, parfois.

Dire non à la maternité n'est pas un refus de la vie. C'est une autre manière d'y prendre part.

Françoise Vergès

Décoloniser le corps des femmes

*« Le ventre des femmes est encore
l'affaire des hommes. »*

Née à La Réunion, Françoise Vergès grandit dans un environnement où la curiosité est nourrie et la liberté encouragée. Son père, Paul Vergès, est le fondateur du Parti communiste réunionnais. Sa mère, Laurence Derouin, est une militante communiste et féministe. Elle découvre très tôt les injustices, le pouvoir des mots et l'importance de la transmission. Politologue, elle est aujourd'hui l'une des voix majeures du féminisme décolonial.

Une vie riche d'enseignements

Ses souvenirs de jeunesse sont teintés de nostalgie. Françoise grandit dans un environnement où les discussions ne s'arrêtent jamais. Sa mère, journaliste, est aussi membre d'une association féministe, l'Union des femmes de l'île. Elle l'embarque dans ses interviews de lavandières ou d'ouvrières agricoles et lui transmet un regard féministe sur le monde. « J'ai le souvenir d'être toute petite, assise à côté d'elle, entourée de femmes qui racontaient leur vie. Je regardais, j'écoutais, j'étais fascinée. » Cette proximité avec les réalités sociales et les voix invisibles de l'île forge en elle une sensibilité précoce à la complexité du monde. Quant à son père, il l'entraîne dans les *meetings* et les réunions politiques et lui donne le goût de l'engagement. Elle aime l'effervescence, les débats, l'énergie des adultes.

À la maison, la curiosité est une règle tacite. Les livres circulent autant que les journaux. Sa mère l'initie au cinéma grâce aux ciné-clubs et tout cela lui offre un passeport vers un monde plus vaste que l'île. « C'est comme ça que j'ai fait mon éducation. » Entre l'école française et ce qu'elle appelle « l'école à la maison », Françoise reçoit une double formation : les savoirs officiels et ceux transmis par ses parents, nourris d'ouverture, de luttes et de récits populaires. « On parlait

de la lutte à table, on lisait tout le temps et on baignait dans un environnement très militant et cultivé avec mes frères et ma sœur. Même au lycée, je traînais avec des enfants d'exilés. »

À l'école, Françoise s'ennuie. À 16 ans, elle quitte l'île de La Réunion pour Alger, où elle rejoint son oncle, Jacques Vergès (avocat célèbre pour avoir défendu des nationalistes algériens et des fidayine palestiniens, mais controversé par une certaine opinion pour avoir défendu Klaus Barbie et Carlos, ainsi que pour son attachement à la libération de l'Algérie). Elle y termine son lycée et passe son bac, qu'elle obtient « de justesse ». Puis elle s'installe à Paris, où elle exerce en tant que journaliste, fréquente des cercles de femmes et devient militante. En 1983, la jeune femme part en Californie, sans papiers, enchaîne les petits boulots, magouille un peu pour survivre. Deux ans plus tard, elle revient, repart, étudie. Berkeley. Un master, puis un doctorat. « J'ai toujours voulu tout essayer. Femme de ménage, prof, autrice. Tout m'intéresse. J'ai dit oui à beaucoup de choses. Une curiosité malade, peut-être, mais c'est ce qui m'a portée. »

Elle le sait, cette vie n'aurait pas été possible avec un enfant. « J'ai énormément voyagé, j'ai eu plusieurs métiers. Si j'avais voulu une vie avec des enfants, il aurait fallu que je sois plus stable, soit très riche. » Rêveries fugaces ?

Oui, parfois. « L'enfant que j'imaginai était déjà ado, on voyageait, on riait ensemble. Mais pas les couches et les devoirs. » Ses amis la taquinaient : « Tu n'aurais jamais pu avoir des enfants. » Elle rit. Elle reconnaît : « C'est vrai. »

Ce qui traverse la vie de Françoise, c'est une colère immense face à l'injustice. Déjà toute jeune, elle se souvient être intervenue dans des situations où elle aurait pu prendre des coups ! « L'injustice me mettait littéralement hors de moi. » En 1971, elle manifeste pour le droit à l'IVG. « J'avais avorté, et voir qu'on voulait encore forcer les femmes à enfanter, qu'on punissait les filles-mères, ça me révoltait. » Au même moment, loin de la métropole, d'autres femmes vivent un autre combat. « Il n'était jamais question de ce qui se passait en outre-mer. Le récit officiel célébrait les victoires des femmes françaises, mais effaçait totalement celles de ma région. Je connaissais le combat de ma mère et de ses amies, leur engagement était immense et, pourtant, il disparaissait des histoires racontées. »

L'instrumentalisation du corps des femmes

C'est ce qu'elle dénonce dans *Le Ventre des femmes**, un livre fort, qu'elle publie en 2017. Elle y raconte les

* François Vergès, *Le Ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*, Albin Michel, 2017.

stérilisations et les avortements forcés subis par des femmes réunionnaises dans les années 1970.

Des stérilisations forcées qui s'inscrivent dans une politique démographique implicite menée dans les départements d'outre-mer dans les années 1960-1970. À La Réunion, où le taux de natalité était jugé « trop élevé » par les autorités métropolitaines, l'État a encouragé, voire imposé, des campagnes de contrôle des naissances. Des milliers de femmes ont été stérilisées ou avortées sans leur consentement éclairé, souvent sous prétexte de soins médicaux ou d'opérations bénignes. Selon les travaux de Françoise Vergès, entre 10 000 et 15 000 femmes réunionnaises auraient été concernées, dans un contexte où la France craignait « une explosion démographique » dans ses territoires ultramarins. Des pratiques répondant à une logique néocoloniale. Contrôler la population des anciennes colonies pour en limiter le « poids économique » tout en valorisant, en métropole, un discours nataliste.

Mais cette instrumentalisation du corps des femmes ne s'est pas limitée à l'outre-mer. En métropole aussi, certaines populations jugées « indésirables » ont subi des pratiques comparables. Une enquête de l'Inspection générale des affaires sociales (IGAS), publiée en 1998, a mis en évidence l'existence de stérilisations pratiquées

sur des femmes handicapées mentales en France, souvent à la demande de familles ou de tuteurs et dans un cadre juridique alors très flou. Ce rapport, commandé par Martine Aubry, alors ministre de l'Emploi et de la Solidarité, a mis en lumière la persistance d'une logique eugéniste sous-jacente : celle d'un contrôle des corps par l'État, au croisement du social, du médical et du moral. Encore aujourd'hui, en Union européenne, une dizaine d'États autorisent dans leur législation la stérilisation forcée des personnes en situation de handicap, dont le Portugal et le Danemark*.

Ces faits rappellent ce que Françoise Vergès souligne dans tout son travail. La maternité n'a jamais été seulement une affaire privée, mais un enjeu politique majeur, où les femmes, et particulièrement les plus vulnérables, racisées ou handicapées, ont dû lutter pour que leur corps leur appartienne réellement.

Dans *Le Ventre des femmes*, elle révèle aussi la violence d'un racisme systémique qui, sous couvert de science, dénigre les mères noires et arabes. « Dans les années 1980-1990, des psychologues disaient que les créolophones n'avaient pas le “je” dans leur langage,

* « Stérilisation forcée : des pratiques controversées en Europe », Handicap.fr, 22 septembre 2022 ; « La stérilisation forcée, un tabou en Europe », ARTE Regards, 25 juin 2025.

donc pas d'individualité. C'est faux. C'est une vision bourgeoise, patriarcale. »

Ce mépris n'a pas disparu. Il se manifeste encore dans le traitement médical réservé aux femmes racisées, souvent jugées « excessives » ou « hystériques ». En France, ce qu'on appelle le « syndrome méditerranéen » en est un héritage direct : l'idée que les patient·es d'origine nord-africaine amplifient leurs symptômes ou leur douleur. Un cliché tenace qui continue de produire des inégalités de soin, et que Françoise Vergès replace dans une même logique de domination : celle qui décide quelles vies, quels corps, méritent d'être écoutés*.

Maternité contrôlée, maternité sacrifiée

Pour Françoise, le corps des femmes reste un champ de bataille. « Le ventre des femmes est encore l'affaire des hommes. » Dans une société obsédée par la natalité, on parle réarmement démographique, mais jamais bonheur. « On nous dit : “Fais un enfant”, mais on ne nous en donne pas les moyens. Il manque des maternités, des crèches, des écoles. Et après, on s'étonne. »

* Ursula Meidert, Godela Dönnges, Thomas Bucher, Frank Wieber, Andreas Gerber-Grote, « Unconscious Bias among Health Professionals: A Scoping Review », *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 20(16), 2023, <https://www.mdpi.com/1660-4601/20/16/6569>